Les deux cabotins raffolaient de Florentine et ne tarissaient pas d'éloges sur son compte.

—C'est égal, dit le comique, je ne la crois pas si vertueuse qu'elle en a l'air.

—Tant mieux ! fit le ténor. Sur quoi bases-tu ces soupçons qui éveillent en moi un espoir insensé ?

—Elle a reçu hier la visite d'un petit lignard qui m'a tout l'air d'être du dernier très bien avec elle. J'étais là quand cet heureux fantassin s'est présenté au foyer. Ils se sont presque embrassés devant moi.

—Presque... ce n'est pas assez !

Le capitaine Gallois ouvrait toutes grandes ses oreilles velues. Entendre parler ainsi de sa fille, d'une enfant élevée à la Légion d'honneur, révoltait en lui tous les sentiments. Peu s'en fallut que, cédant à sa nature emportée, il ne rappelât à l'ordre ces deux cabotins. Le désir d'en savoir davantage le rappela à la prudence. Il déplia un journal et fit semblant de le lire.

—Ce fantassin, dit le ténor, est peut-être un de ses parents... son frère ou....

—Son cousin, ajouta le ténor avec un sourire plein de malice. Mais non ! ils n'ont aucune ressemblance : autant Florentine est belle à faire damner tous les saints du paradis, autant ce fantassin est privé de toutes les grâces de la nature.

—Tu parles comme une romance. Sais-tu que tu as du style, mon bonhomme. Est-ce que ça te réussit souvent auprès des femmes, le style ?

—Au prologue, quelquefois ; mais, vois-tu, les femmes préfèrent toujours l'action aux paroles.

—Et tu es un homme d'action. Seulement, tu peux te fouiller, mon joli ténor : ton grimpant n'est pas d'ordonnance.

—Comprends pas !

—Je veux dire que Florentine a un faible pour le pantalon rouge.

—Si j'en étais sûr, je m'engagerais... dans son régiment.

Le capitaine Gallois ne put s'empêcher de hausser les épaules. Ce mot : imbéciles ! s'échappa de ses lèvres et fut suivi d'un jurement.

Les deux artistes se turent, réprimant un accès de rire à la vue de ce grognard qui semblait prendre au sérieux son journal.

—Dis donc, toi, demanda à mi-voix le comique à son camarade, est-ce que tu lis quelquefois la politique des canards ?

—Moi, jamais !

Et le ténor ajouta d'un air suffisant :

—Je chante pour gagner ma vie ; mais on ne me fait pas chanter.

—T'es un malin, toi, et tu en pinces pour la chanteuse patriotique.

—Pas plus que toi. Surveillons-la et tâchons de lui prouver qu'il y a des braves dans le civil tout comme dans l'armée....

—Frrrançaise !

Le capitaine Gallois grogna de nouveau, le nez dans son journal, le visage cramoisi. Fort heureusement pour sa patience, les deux artistes avaient fini de déjeuner. Ils se levèrent de table, allèrent payer au comptoir et sortirent en pouffant de rire, après avoir jeté un dernier coup d'œil au vieil officier.

—C'est du propre ! se disait le capitaine ; voilà ma fille exposée aux entreprises de ces polichinelles ! Quelle honte ! Et c'est pour en arriver là que je lui ai fait donner une si belle instruction ! On vous en donnera, tas de Jocrisses, des filles de la Légion d'honneur !

Il songeait aussi à ce fantassin qui était venu voir Florentine, la veille.

—Faudra bien, conclut-il, qu'elle me fasse connaître le matricule de ce pierrot-là.

Et, se croyant toujours le maître, comme autrefois, ne tenant aucun compte de la majorité de Florentine, il murmurait :

—Je la mettrai au pas ! En deux temps, deux mouvements, et plus vite que ça !

L'appétit satisfait, le capitaine Gallois alla prendre son café dans un de ces établissements sérieux où la clientèle est aussi rare que sobre, où le silence se met au niveau de l'ennui le plus profond. Il fuyait les visages glabres des cabots et leur conversation familière.

Assis à une table isolée, à l'ombre d'une colonne séculaire et glacée, le capitaine Gallois essaya de se plonger dans la lecture des gazettes gouvernementales qui alimentaient l'esprit du lieu ; mais rien, pas même les nouveaux règlements du ministère de la guerre, ne parvenaient à l'intéresser. Après avoir parcouru les faits divers, sa vue se porta sur le courrier des théâtres, qu'il ne lisait pas d'ordinaire, professant la plus parfaite indifférence pour ces "billevesées".

Le capitaine Gallois était de ces spécialistes qui ne comprendront jamais l'importance attachée par le public aux fictions dramatiques. Il ne mettait jamais les pieds au théâtre, et n'admettait, en fait de littérature, que les manuels de connaissances pratiques.

Pas poète pour deux sous, le capitaine Gallois, mais soldat accompli, surtout en temps de guerre ! Il aimait la musique, mais la musique militaire. Pour lui, les plus beaux instruments étaient le tambour, le clairon et le saxophone.

A trois heures, le capitaine Gallois se rendait de nouveau au Palais des merveilles. Le concierge eut peine à tenir son sérieux en l'apercevant, tellement le vieux brave était rouge, bien qu'il n'eût pris à son déjeuner que de l'eau rougie.

—La répétition est-elle commencée ? demanda Gallois.

—Oui, monsieur.

—Allez dire à mademoiselle Florentine que je l'attends devant la porte et qu'elle vienne tout de suite.

Il parlait sec, comme s'il donnait un ordre à un de ses subordonnés.

—Qui faudra-t-il annoncer ? demanda le concierge.

—Le capitaine, et ça suffit.

—Le capitaine comment ?

—Je vous dis que ça suffit.

—Bien, le capitaine Ça-Suffit ; on y va, capitaine.

La botte démangeait au capitaine lorsque le concierge du Palais des merveilles défila devant lui pour se rendre au foyer des artistes. Il se maîtrisa cependant, tout prêt à passer sa mauvaise humeur sur la fugitive dont il venait reprendre possession. De charmantes petites femmes, à la frimousse délurée et sémillante, débouchaient du couloir.

Elles dévisagèrent le capitaine en chuchotant.

Gallois en entendit une qui disait à l'oreille de sa camarade : "Pour qui vient-il, le vieux ?"

Elles disparurent en riant aux éclats. Et c'était avec ces filles là que vivait la malheureuse Florentine !

—Tonnerre ! s'écria le capitaine Gallois. Et elle appelle ça une vocation !

Le concierge le fit attendre au moins dix minutes, durant lesquelles Gallois frappait du pied sur la dalle, comme un cheval qui piaffe d'impatience. Il revint enfin, les yeux brillants de malice.

—Mademoiselle Florentine ne viendra pas à la répétition.

—Alors, sacrebleu, donnez-moi son adresse ?

—Ca m'est défendu par le réglement du Palais des merveilles.

Ces gens-là osaient invoquer le mot solennel de règlement, cette arche sainte de l'administration !

—Vous me la fichez belle avec votre règlement !

Une fois rentré dans sa loge et installé dans son fauteuil, le concierge, sûr de son droit et toujours prêt à en abuser, riposta du haut de sa calotte :

—J'en suis fâché ; mais vous seriez le président de la République en personne, que je n'enfreindrais pas le réglement.

Quoique très économe et même intéressé, le capitaine Gallois crut devoir recourir aux grands moyens. Il tira de sa poche son porte-monnaie, y prit une belle pièce de vingt sous, et la jetant sur la table de l'employé :

—Tenez ! voila pour boire une chopine à ma santé !

Le concierge se leva, et d'une voix tonnante :

—Je m'appelle Oscar Pichenet, capitaine, et je suis d'une famille où, de père en fils, aucun des Pichenet ne s'est laisser graisser la patte par personne. Reprenez vos vingt sous, et si vous tenez absolument à voir Mlle Florentine, veuillez revenir ce soir pendant la représentation. Elle vous recevra ou ne vous recevra pas ; ça, c'est son affaire.

Le capitaine Gallois, stupéfait de rencontrer tant de dignité chez un concierge de café-concert, accepta la leçon sans mot dire, rentra en possession de son franc et se retira, en proie à une fureur indicible.

Le soir, il avait réfléchi. Au lieu de se représenter tout droit à la loge de cet étonnant gardien, il prit, au contrôle, un billet de fauteuil de balcon et pénétra, l'un des premiers, dans la salle.

La curiosité l'amenait là, et aussi le désir de voir quelle figure ferait Florentine en l'apercevant. Il tenait à s'assurer si vraiment sa fille ne chantait que le genre patriotique, et quel effet elle produisait dans le public. Quant à lui, ces sortes de chants, qui lui avaient plu autrefois dans la bouche de Florentine, avaient le don de l'exaspérer.

Aux appels à la revanche, aux récits héroïques, aux déclamations des poètes, il préférait des actes. Toutes ses sympathies, il les réservait pour les sociétés de tir et de gymnastique. Il estimait que le drapeau n'a nul besoin d'être mis en musique.

Ça l'agaçait d'entendre tant de lascars chanter la guerre et de les voir rester l'arme au pied et le parapluie sous le bras.

Raide sur son fauteuil, les sourcils contractés, la bouche serrée, il n'entendit pas un mot des chansons plus ou moins ineptes que des filles fardées débitèrent, d'une voix aigrelette, au début du concert.

Entre chaque ritournelle, contre le rideau de scène apparaissait un écriteau annonçant le nom de l'artiste. A la vue de ce nom : Florentine, le capitaine sursauta. Florentine ! Florentine ! Florentine tout court ! L'artiste précédente s'appelait Cascadette ! c'était en pareille société que la fille d'un capitaine, décoré sur le champ de bataille, se commettait !